

***Octobre russe* de Serge Rivron**

par Gaëtan Flacelière-Dubarry

*J'ouvre la fenêtre. Comme la capitale
Se renfrogne en octobre !
A bout de force, une haridelle brune
Dans la cour déambule.*

*Un flocon en plume légère
Dans le vent virevolte,
Et le sapin lui abandonne
Sa tête délicate.*

Alexandre Blok, *En octobre*

Octobre russe est entré dans ma vie comme une porte qui claque. En me faisant sursauter, non de peur, mais de surprise, celle de découvrir un auteur dont je n'ai pas à visiter la tombe pour lui rendre hommage, qui ne donne pas le sentiment de parler à une hypothétique postérité ou à son propre nombril, mais aux vivants d'abord, peut-être seulement, puisque ce sont eux qu'il écoute patiemment, maudit parfois certainement, et auxquels il s'adresse toujours. Il y a des auteurs qui n'essaient pas d'être autre chose que des individus, tâche déjà sacrément rude à faire fructifier à l'ère de la compression collective et des grands ensembles aux ambitions continentales, pour ne pas dire exo-planétaires. L'homme n'apparaît pourtant jamais plus grand que lorsqu'on tente de le rapetisser ou qu'il affiche clairement son humilité. Un livre aussi, il me semble. Alors, celui de Serge Rivron, disponible en format PDF, gratuitement en plus, comme si l'auteur cherchait les coups, puisque selon notre *intelligentsia* internet n'est qu'un mauvais vent qui va vite tourner, ne proposant rien que du bavardage, des rumeurs et des commentaires, même pas composés, à première vue, n'est qu'une vulgaire crotte de plus déposée au sommet du Mont Pathos. Diront ceux qui ne l'ont pas lu, évidemment. On est d'autant plus virulent qu'on vit dans l'ignorance. Mais oui... allons-y : *Octobre russe* n'est point du tout cela. Tellement plus qu'on ne peut l'approcher en un modeste article.

C'est une chronique platement humaine, délicieusement rugueuse, pleine de muscles tendus vers cet autre que l'on croit inconnu et qui nous fait pourtant chavirer d'une parole, au milieu d'une nuit d'alcool, de rires, de musiques qui ne s'accordent pas, de déceptions, de conversations nocturnes oscillant, comme toujours entre personnes qui se découvrent, entre provocations, marquages de territoires, confessions et débats dont on ne sait trop ce qu'il en adviendra et ce qui en sortira de bon comme de mauvais. Je parlais de surprise... en effet... celle de découvrir un écrivain dépourvu d'affectation, d'arrogance, chiant pourtant droit dans ses bottes, éructant, grognant, témoin affectueux, émouvant, parfois étrangement distant, ne sachant guère si ce qu'il raconte a le moindre intérêt, puis d'une touchante proximité, n'hésitant pas à dire le fond de sa pensée ou même sa périphérie, à s'épancher sur de quotidiennes banalités avant de s'épancher sur des considérations beaucoup plus subtiles, tels ce beau passage sur la symbolique de la porte, l'étonnante visite au couvent ou la pittoresque « excursion » au marché. Autant d'aventures à la Bardamu qui nous font croiser des tronches pas possibles, une faune de saouards, d'escrocs, de greluches, de solitaires, d'un côté, de politiciens grassouillets et d'attachés culturels payés à presque rien foutre, d'artistes plus ou moins cotés de l'autre versant. Rivron aurait pu choisir de ne garder que les passages *intelligents*, vaguement sociologiques, parfois sémiologiques, de retrancher les descriptions peu glamour de la Moscovie. Il ne l'a pas fait, grand bien lui en soit !

Une bibliothèque municipale de taille raisonnable ne suffirait guère à contenir l'ensemble des ouvrages consacrés à des voyages en Russie. Les auteurs français en tiendraient par ailleurs une place de choix : rien qu'au XIXe siècle, des écrivains aux trajectoires aussi différentes qu'Alexandre Dumas, Mme de Staël Joseph de Maistre, Théophile Gautier, Armand Sylvestre, Honoré de Balzac entreprirent un voyage de Paris à Astrakhan, pour reprendre le titre de l'ouvrage du premier publié entre 1859 et 1862. Au siècle précédent, en 1773 exactement, Diderot se rendit à la cour de la tsarine Catherine la Grande et à son ami Falconet, sculpteur. Entre les descriptions géographiques, les enquêtes sociologiques, les recueils touristiques à la Routard, les pamphlets pro-russes ou pro-occidentaux, les visites guidées façon Léon Zitronne ou Ella Maillart (*Parmi la jeunesse russe*, 1932) ou les effrayants rapports de Tchekhov (*Sakhaline*), Bauer (*Aussi loin que mes pas me portent*), les enquêtes littéraires à la Biély (*Le collecteur d'espaces*), *Octobre russe* occupe un créneau à part, « *ni roman ni reportage, rien n'y étant romancé ni rien vraiment documenté* » (pp. 1-2) D'abord par le refus d'idéaliser le pays qu'il visite dans l'optique d'idéaliser sa propre expérience, de la rendre plus attrayante et *exotique*, si l'on peut dire. Ensuite par ce respect de la réalité d'un peuple que personne ne peut résumer comme personne n'a réussi à l'envahir et le faire ployer malgré des essais pourtant aussi convaincants qu'ils puissent l'être. Rivron débarque en Russie en 2001. Le mouvement national imprimé par la « liquidation des koulaks en tant que classes » décrite par Maillart a été remplacé par l'émergence de nouveaux-riches en tant que vitrines. L'atmosphère est viciée, l'air fétide comme celui d'un marais, la toile de fond aussi grise que les façades de la Loubianka, Enfer de béton que plus de 600 écrivains et intellectuels ont eu la malheureuse expérience de connaître de l'intérieur (voir l'extraordinaire document de Vitali Chintalinski, *La parole ressuscitée*) avant d'être envoyés en camps de travail ou simplement fusillés. La Russie vue de l'intérieur donc, sans fard, forcément incomplète, ambigüe, paradoxale. La Russie ne peut et ne veut s'expliquer, laissant la tâche aux écrivains qui toujours butent sur ce « rébus enveloppé de mystère au sein d'une énigme » ainsi que le dit Churchill. On ne peut que décrire, noter, entrevoir... et plus on essaie de la cerner plus sa vérité nous échappe. Comme telle pièce de Shakespeare ou tel roman de Conrad, sa profondeur ne peut être épuisée.

(...)

La Russie. Tout le romanesque est là, il suffit de se baisser. On comprend mieux pourquoi cette terre gigantesque a donné de si immenses écrivains, de flamboyants méconnus par dizaines, des poètes dont « l'horizon en feu » fut fait d'autodafés, de coups de mitraillettes et de charniers.

Les remarques sur la mentalité russe, devrions-nous dire les mentalités russes, sont légions dans *Octobre russe*, sans pour autant se donner des airs pédants, l'ensemble donnant l'impression d'avoir affaire à un monstrueux labyrinthe d'x étages, plein de recoins, de cachettes, de chambres secrètes, de couloirs aux virages sans fin mais dans lequel passent des tempêtes. A côté, la France apparaît comme un monolithe ou plutôt un cagibi poussiéreux que l'on a obstrué de planches il y a longtemps, terriblement étroit et étouffant, dans lequel les Hommes sont retenus sur des cintres pour éviter qu'ils ne bougent trop. Grand, magnifique, terrifiant, fascinant pays. Et pourtant, aussi étrange que cela paraisse à certains *patriotes*, pays farouchement indépendant, qui semble toujours trahi lorsqu'on lui montre ses plus beaux traits, qui ne supporte qu'on l'écrive en faux, qu'on le maquille, qui ne se soucie guère du *qu'en dira-t-on, messieurs ?* Il y a toujours une voix pour s'élever et hurler, surtout lorsqu'on essaie de la faire taire.

*Nous sommes étrangers. On nous ignore ;
Ailleurs, nous sommes ailleurs... seigneur Dieu !
Puis vient le plus terrible : nous voyons
que nous ne pourrions mettre ce passé
dans notre vie présente, et qu'il est
devenu aussi étranger pour nous
que pour notre voisin de palier ; que
nous ne saurions reconnaître nos morts
et que ceux dont le sort nous sépara
s'en accommodent parfaitement. Et même
que tout est pour le mieux...*

Anna Akhmatova, *Quatrième élégie*, 1953 (extraits)

*J'aime immensément ma Russie.
Bien qu'en elle la rouille de la tristesse se penche en saule
Elles me sont douceur, la gueule sale des cochons
Et dans la paix des nuits la voix sonore des crapauds.
Je suis tendrement malade de souvenirs d'enfance.
La torpeur, la moiteur des soirs d'avril hantent mes songes.*

Sergueï Essenine, *La Confession d'un voyou*, 1920 (extraits)

Ce que nous dit Rivron à de nombreuses reprises est qu'il existe une Russie souterraine, la fameuse contrée des bas-fonds chère à Gorki, une Russie de derrière les façades, que l'on ignore à moins de les franchir, qui n'ont l'air de rien et pourtant... « *C'est, à ce que j'ai pu remarquer en voyageant un peu, une constante qui s'accroît au fur et à mesure qu'on remonte dans le Nord : les devantures de magasins deviennent de plus en plus à nous irreconnaissables, froides et rigides qu'elles sont. Évidemment, cette constante a tendance à s'effacer un peu au fil du temps, avec l'arrivée dans les villes d'un style international transbahuté par les commerces de luxe tels les Carlo Pasolini et autres tailleurs chics comme il y a ici aussi, Grande rue de Tvier ou sous le Manège. Mais dès qu'on s'écarte un peu des travées du luxe, nous de Paris et ses abords, on ne sait plus quoi vend quoi, ni même s'il y a quelque chose à vendre où que ce soit. Les bureaux de tabac sont dans des kiosques, les pharmacies (qu'on trouve ici souvent dans les stations de métro) ressemblent à des photomaton, il y a des supérettes à la place généralement réservée aux concessions Canon et aux cabinets de radiologie en pied d'immeubles dans les nouveaux quartiers, et surtout, donc, plein de magasins indélicables à nos regards, qui vendent ensemble des chaussettes, des livres et du saucisson derrière l'entrée d'un commissariat au coin d'un square, dans un supposé immeuble d'habitation, un hangar, une cave, une résidence.* » (pp. 52-53)

*Dans les tavernes, les ruelles tordues,
En un rêve électrique éveillé
Je cherchais les infiniment beaux,
Amoureux éternels de la gloire.*

*Les rues étaient ivres de cris.
Des soleils naissaient dans les vitrines.
Ô beauté des visages de femmes !
Ô regards orgueilleux des hommes !*

Alexandre Blok

(...) Ce qu'a fait là Rivron sans le vouloir, sans pouvoir probablement faire autrement, est d'offrir de la Russie un essai de portrait que tous les sociologues du monde ne pourraient faire

sans sacrifier à la réalité brute, dégueulasse, hideuse, repoussante, vivifiante. Son récit n'est pas celui d'un statisticien ni d'un historien, même si son témoignage a désormais valeur historique, mais d'un errant de bar en chambre d'hôtel, de places en théâtres, d'or en dépotoir, étranger et intégré à tour de rôle, œil et pied, conscience et nonchalance, essayant tant bien que mal de faire sortir quelque chose de concret d'un projet qui paraît à certains moments très mal barré. *Chronique vulgaire* comme l'est le monde lorsque l'on décille et regarde les trottoirs plutôt que les cieux. Pas de romantisme, de supercherie, d'enjolivages, le livre comme une barre d'acier qu'on ne peut parer et qui vous écrase les os, de l'acide dissolvant la couche de mensonges et d'illusions dont les hommes recouvrent leurs flancs pour paraître moins laids, moins *humains*. La prose de Rivron n'est pas sertie de quincalleries de bazar à refourguer au touriste friand de belles choses, de monuments, de Taj Mahal et de pyramides. Elle n'est pas celle des cartes postales dont on s'assure qu'elles ne comportent pas un mot de trop *suspect*, n'a pas pour fonction de cadrer un mythe pour le copier en millions d'exemplaires comme le poster d'une pin-up du mois pour gogos mondialisants d'un quart-monde servant à l'Occident de repoussoir. Son livre n'est pas un tampon entre nous et le monde, la traversée est rude, immédiate, sans concession ni de style ni de pensée. Les pensées dégouttent sales comme le sang d'un animal à l'abattoir, les mots sentent les trottoirs des quartiers sans azur, l'ensemble a des airs de ruines bouffées par les ronces et pourtant quelle vitalité ! *Octobre russe* a-t-il un égal ? Pas que nous le sachions.

Le texte frémit, bouscule, capte à la dérobée ce que le roman français ne veut plus voir, et est peut-être le texte le plus *dur* écrit en notre langue depuis Houellebecq et Capron. Mais on ne voudra pas croire qu'une « petite relation de voyage » ait, à défaut d'avoir cette ambition, le pouvoir de dézinguer la rouille qui lentement attaque la littérature de notre pays, plus qu'un puits à l'eau croupie dans lequel quelques médiocres jettent de temps à autres des graviers pour admirer le minuscule écho de leurs scories. Que certains éditeurs de France ait refusé de publier *Octobre russe* n'est qu'une preuve de plus, non de leur incompétence – il y a heureusement encore beaucoup d'entre eux faisant très correctement leur boulot, mais de leur légendaire pusillanimité. Pour leur maigre défense, avouons que certains passages auraient pu causer quelques soucis diplomatiques à ces grands peureux, en particulier ceux évoquant la gestion du Centre Culturel Français, les affaires d'ambassade et « *les potentas de la Culture (et de l'Education, donc)* » qui gagnent « 9145 euros [par mois] pour se branler les couennes dans un bureau à organiser six manifestations culturelles par an, à gérer des listes d'invités, à se pointer qu'on les félicite au buffet des premières de productions qu'ils ont mal soutenues, à corriger des typons, rédiger quelques notes et se demander s'il vaut mieux racheter un lot de Zola ou l'intégrale des Prix de la rentrée littéraire, un exemplaire de chaque ! » (p. 117) Suit une charge héroïque, drôle – je laisse les lecteurs juger de sa justesse – contre « *les cochons qu'ils sont* », dont voici quelques extraits : « *Putain, ils se disent, il faut absolument que j'écrive quelque chose sur Che Guevara dans mon bouquin, c'est quand même le seul vrai Révolutionnaire du vingtième siècle, il faut lui rendre cette justice, c'est vachement gonflé mais il faut le dire ! [...] Ils ont ainsi quelquefois de ces lucidités touchantes qui montrent qu'on a affaire à des gens cultivés et modernes, qui osent se regarder en face le corps même dans ses flatulences, ce qui est une garantie de plus qu'ils ne trichent pas, "quelque part c'est important". C'est comme ça qu'ils sont de plus en plus nombreux à péter sans vergogne dans leur bureau, ils ouvrent même pas la fenêtre les salauds ! C'est une infection quand ils t'admettent à un entretien de rentrée dans leur saint des saints ! [...] C'est le résultat de la croisade américano-protestante qui sévit chez nous depuis le début des années Mitterrand-Seguella-Tapie, cette revendication du clinquant : la réussite par le fric accouplée à la transparence par le fric... Pauvres ne cherchez plus à débusquer nos milliards, on vous les exhibe à la gueule pour vous distraire ! » (pp. 118-119)*

Je pourrais continuer des pages, nous n'avons même pas abordé la question de la pièce, du théâtre, de... et... mais...

Quant à moi, désormais, je termine en disant avec l'auteur : « *Il m'attendait de loin, cet octobre en Russie.* »

Et je suis convaincu qu'il n'a pas fini de trouver de nouveaux hôtes.

G. F-B, le 4 juin 2010